Editorial d'Eléments

DE L'INDISTINCTION

L'histoire des deux derniers millénaires écoulés est celle d'une lente montée de l'indistinction, qui commence avec le monothéisme. L'affirmation d'un Dieu unique implique en effet celle de l'unité de la famille humaine, non plus au niveau de l'espèce biologique, mais au point de vue spirituel. Dire qu'il n'y a qu'un seul Dieu, c'est à la fois affirmer que tous les hommes ne forment qu'une seule famille, et disqualifier tous les autres dieux, ce qui revient à instaurer un nouveau régime de vérité où l'altérité devient source de mensonge ou d'erreur. « *Un* fut la spécificité de la culture judéo-chrétienne puis moderne », écrit Michel Maffesoli. L'Un exclut l'Autre, qui menace son exclusivité. L'Autre peut donc à bon droit être supprimé. Au cours de l'histoire occidentale, le fantasme de l'Un n'a cessé de fonctionner comme principe directeur. Facteur d'intolérance, d'exclusion et de séparation, puis d'atomisation, il a nourri toutes les inquisitions, justifié toutes les tentative de supprimer l'altérité.

Le christianisme transcende lui-même les différences culturelles ou ethniques, qu'il ne nie pas, mais tient pour inessentielles. Aux yeux de Dieu, il n'y ni « ni Juif ni Grec », ni homme ni femme (Gal. 3, 28). Dieu « a fait d'un principe unique tout le genre humain pour qu'il habite sur toute la surface de la Terre » (Actes 17, 26). En même temps que la séparation du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel introduit une division fatale au sein de la souveraineté, la religion nouvelle sépare la cité de Dieu et la cité des hommes, l'homme générique et le citoyen, la religion universelle et les croyances locales, elle promeut l'humanité aux dépens du patriotisme. « Allez, et enseignez à toutes les nations » (Matt. 28, 19) : première directive sans frontières.

Cette idée que ce qui distingue les individus et les peuples n'est que secondaire, accidentel, contingent, et finalement négligeable ou nuisible, n'a pas cessé de se développer. Transposée dans la sphère profane à l'époque moderne, elle va prendre la forme d'une affirmation de l'appartenance immédiate (et non médiate) de l'homme à l'humanité : nous sommes hommes avant d'appartenir à tel peuple ou à telle culture – alors que c'est l'inverse qui est vrai : nous sommes hommes dans la mesure où nous appartenons à tel peuple ou à telle culture ; c'est par notre singularité que nous pouvons accéder à l'universel.

L'idéologie du progrès affirme que tous les peuples sont appelés à parvenir au même type de société, en passant par les mêmes stades. Ils progresseront de manière unitaire, ainsi que le disait déjà saint Augustin (« La raison humaine conduit à l'unité »). Les Lumières, parallèlement, proclament l'inanité de tout héritage, qu'elles assimilent à un

fatras de coutumes superstitieuses. Le passé lui-même est présenté comme un contrainte dont il faut s'émanciper pour être « libre ». Les seuls choix admis sont ceux qui s'effectuent en aval de soi (« c'est *mon* choix »), les choix conditionnés par ce qui est en amont étant disqualifiés comme illusoires. De là découlent l'idéal d'une « autonomie » conçue sur le modèle de l'indépendance, la mise en question des statuts et de toute forme d'autorité, ressentie désormais comme humiliante privation d'une liberté inconditionnée. C'est le mythe moderne de la création de soi par soi et à partir de rien, qui implique à la fois le rejet de la « nature » et de tout donné hérité. Cette liberté conçue comme un commencement absolu, sans être conditionnée par rien, transfère à l'homme une prérogative autrefois attribuée à Dieu.

La tendance à l'indistinction repose encore sur la réduction de l'égalité à la *Mêmeté* : on ne serait vraiment égaux qu'en étant identiques ; on n'aurait la même valeur qu'en assumant les mêmes rôles, tandis que la reconnaissance des différences, même les plus évidentes, perpétuerait l'inégalité et l'oppression. Cette aspiration à la mêmeté (Auguste Comte parlait très justement de *reductio ad unum*), encore alimentée par le désir mimétique, est un caractéristique majeure des sociétés modernes. L'homme est censé être partout le même, ce qui vaut pour les uns (pour nous) valant pareillement pour les autres (le reste de l'humanité), que ce soit sur le plan politique, économique ou social. Tocqueville avait bien cerné ce désir moderne d'une *ressemblance* qui n'est pas la ressemblance empirique, ni cette similitude qui est à la racine de la sociabilité, mais une ressemblance fondée sur l'idée d'une égale dignité des êtres, d'une dignité également répartie en chacun à la façon d'un attribut de la nature humaine, c'est-à-dire antérieurement à toute vie politique ou sociale.

L'égalisation des conditions, grand thème de la modernité, ne peut se comprendre, enfin, que si l'on prend en compte la mutation économique qui a fait de l'échange marchand le lien humain fondamental. Les « êtres pareils » dont parle Tocqueville n'ont d'autre moyen de se lier à autrui que le travail et l'échange. L'argent se dévoile comme équivalent général et l'utilité devient le corollaire de l'égalité. Le salariat n'homogénéise pas le montant des salaires, mais il homogénéise la condition humaine en fondant le règne de l'*Homo œconomicus*, unilatéralement orienté vers le bonheur matériel immédiat. « L'égalité des conditions, c'est l'équivalence des semblables dans les sociétés à dominante économique et marchande, sociétés dans lesquelles les seules différences légitimes sont celles qui renvoient à la mesure de leur utilité » (Christian Laval).

Universalisme et individualisme vont de pair. L'indistinction se généralise à l'époque postmoderne, où l'individualisme narcissique et la métaphysique de la subjectivité sont les traits majeurs de l'idéologie dominante. Tout devient fluctuant, éphémère, transitoire et « liquide ». La perte des repères engendre l'anomie sociale, l'indétermination généralisée des concepts (« *anything goes* »), la volonté d'ériger n'importe quel désir singulier en loi générale à « égalité » avec n'importe quel autre. Faite d'individus fondamentalement non *situés*, d'atomes individuels venus de partout et de nulle part, la société devient une structure subchaotique, un caravansérail qui a perdu tout sens du commun. Plus les hommes se séparent, et plus se répand le conformisme de masse. Les individus deviennent des esclaves sans maîtres, déracinés et déculturés, interchangeables et vulnérables, proies désignées de la double emprise du marché et de l'Etat au sein d'une société d'autant plus tolérante en général qu'elle est intolérante en particulier.

Toute appartenance ou singularité collective est représentée comme enfermement carcéral, fiction trompeuse ou « construction » illusoire, tout souci de les préserver comme relevant du « fanatisme » ou du « fondamentalisme ». « Pour donner la liberté du choix, il faut être capable d'arracher l'élève à tous les déterminismes, familial, ethnique, social, intellectuel », déclare Vincent Peillon, nouveau ministre de l'Education nationale. Dans le même temps, le concept passe-partout de « discrimination » envahit la logique juridique et pénale. Visant à l'origine les traitements injustement appliqués à tel ou tel individu (ou catégorie d'individus), il en vient à stigmatiser toute forme de distinction entre les êtres. Tocqueville, encore lui, remarquait que « rien ne révolte plus l'esprit humain dans les temps d'égalité que l'idée d'être soumis à des formes ». Les formes sont ressenties comme des limitations, des contraintes. L'art contemporain a déjà aboli les catégories esthétiques. L'ultime « déconstruction » est la déconstruction du sexe, à laquelle procède l'idéologie du genre. Règne de l'in-forme.

Indistinction par négation des frontières, indistinction par négation des limites : il s'agit toujours de s'affranchir d'une *mesure*. L'Un va de pair avec la démesure (*hybris*), tout comme la logique de suraccumulation du Capital relève elle-même d'une illimitation qui est sa raison d'être. Le cosmopolitisme a de tous temps aspiré à la disparition des frontières. Il prend aujourd'hui la forme du nomadisme. Le sans-frontiérisme de gauche conflue avec le libre-échangisme de droite pour interpréter la globalisation comme hybridation généralisée. Le sans-frontiérisme est l'idéologie conjointe des financiers, des passeurs clandestins et des mafias. « Sans frontières » et « sans papiers », c'est-à-dire sans appartenance ni identité. Les frontières ne sont pourtant pas des barrières, mais des écluses. A l'époque de la mondialisation, elles sont d'abord destinées à réguler les échanges et à protéger les plus menacés (Régis Debray : « Le faible n'a pour lui que son bercail »). C'est pour cela que l'Internationale du Capital – la seule qui fonctionne – en exige l'abolition.

Ne subsiste alors que ce que Freud appelait le « narcissisme des petites différences », ces différences inessentielles qui relèvent du système des objets (on a le choix entre Shell et Total, Windows ou Apple, Renault ou Peugeot, Coca ou Pepsi). Diversité factice, fondée sur le différentiel de pouvoir d'achat. La « diversité », ainsi nommée par antiphrase, n'est plus en réalité qu'un autre nom du mélange indistinct. L'idéologie du métissage, aujourd'hui omniprésente, est à comprendre comme allant bien au-delà du brassage des corps et des cultures. C'est de mélangisme qu'il faut parler, de promotion de l'indistinction générale comme impératif moral, projet normatif et but à atteindre. Alors même que « métissage » et « diversité » sont parfaitement contradictoires, le « métissage » devient une méthode de salut, qui s'apparente à la fusion rédemptrice vers l'indifférencié.

Apologie du nomadisme tous azimuts, de la déterritorialisation des problématiques, rêve d'une « gouvernance mondiale », d'une suppression systématique des racines, encouragement à toutes les hybridations – le fantasme de l'Un a finalement abouti au mélangisme obligatoire et généralisé. « L'hybridation mondialisée, écrit Pierre-André Taguieff, est le rouleau compresseur qui produit l'homogénéisation et le nivellement des cultures, l'abolition finale de la diversité culturelle ». Mêler tous avec tous et tout avec tout, telle est aujourd'hui la forme ultime de l'indistinction.